



**HAL**  
open science

## Allomorphisme et lois de limitation rythmique en latin

Romain Garnier

► **To cite this version:**

Romain Garnier. Allomorphisme et lois de limitation rythmique en latin. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 2012, 107/1, pp.233-257. hal-00940894

**HAL Id: hal-00940894**

**<https://hal.science/hal-00940894>**

Submitted on 3 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## ALLOMORPHISME ET LOIS DE LIMITATION RYTHMIQUE EN LATIN

RÉSUMÉ.— *Le phénomène de la syncope en latin revêt une importance considérable, mais ne s'inscrit pas aisément dans un système qui le rende prévisible. Les faits latins sont capricieux, et obéissent à une loi dont l'effet paraît sporadique : aucune explication phonologique ne saurait expliquer pourquoi l'on a sponsor m. « garant » (et non \*sponditor) en regard de conditor m. « fondateur ». On peut faire intervenir ici le principe des lois de limitation rythmique, en posant un ancien paradigme de type \*sponditor /spón.də.tor/ [ˌ ˌ ˌ], acc. sg. sponsorem /spō.sō.rẽ/ [ˌ ˌ ˌ] (< \*sponditorẽ /spòn.d(ə).tō.rẽ/ [ˌ (ˌ) ˌ]). Le latin semble avoir manifesté une intolérance absolue au schéma rythmique [ˌ ˌ ˌ] / \*[ˌ (ˌ) ˌ]. Toute voyelle brève en syllabe ouverte, placée entre l'accent et le contre-accent, subissait une syncope : il en a résulté un riche système d'allomorphisme. Il n'est pas exclu de penser que la forme syncopée alternât initialement avec la forme pleine, mais des nivellements paradigmatiques se sont exercés dès les plus anciens monuments de la langue latine.*

### 0. Introduction :

On ne saurait trop se défier du système phonologique et graphématique *a priori* évident de la langue latine, qui, sous couvert d'une orthographe unifiée et littéraire, enferme des obscurités dont on peine à rendre compte. On sait dorénavant, grâce aux travaux de Dressler (1973) portant sur le problème du phonostyle en latin, que l'écrit ne reflète qu'assez médiocrement la réalité articulatoire de la langue parlée : dans le prolongement de ces vues, il faut sans doute adjoindre quelques observations théoriques portant sur les mécanismes rythmiques et accentuels du latin, dont on a tout lieu de penser qu'ils ne sont en rien reflétés par les normes figées de la langue littéraire, alors même qu'ils devaient être à l'origine d'un phénomène d'allomorphisme considérable. Il convient de formuler des lois nouvelles, permettant d'inscrire les faits dans un cadre théorique explicite. Cette contribution se propose donc de décrire les effets de ces lois de limitation rythmique en latin, ainsi que leur incidence sur la production d'allomorphes, et ce, dans cinq domaines successifs : 1 - allomorphisme intra-paradigmatique, 2 - allomorphisme dérivationnel, 3 - allomorphisme au sein d'une même racine, avec éclatement en plusieurs racines synchroniques, 4 - allomorphisme et métaplasme, 5 - allomorphisme syntagmatique (vestiges de *sam̐dhi* dans les syntagmes prépositionnels fossiles). Ce principe explicatif permet de préciser le statut morphologique exact de nombreux dérivés, tout en ouvrant de nouvelles perspectives heuristiques jusque alors insoupçonnées, en évitant de recourir à des étymons totalement anachroniques.

Il convient d'esquisser un rapide état de la question concernant le phénomène de la syncope en latin, qui est absolument omniprésent dans cette langue (Leumann, 1977 : 95). L'article fondateur est celui de Rix (1966), qui a jeté toutes les bases du problème, en tâchant de circonscrire au mieux le champ d'application du phénomène : l'auteur, ainsi que ses

nombreux épigones <sup>1</sup>, se focalise sur des critères phonétiques et phonologiques. Il parvient clairement à démontrer que le phénomène de la syncope concerne uniquement les voyelles brèves, en syllabe ouverte, et ce, même devant le groupe *-st-* ou *-str-* <sup>2</sup>. On peut ainsi rendre compte du lat. *monstrum* n. « fait prodigieux » comme le produit de la syncope d'un étymon trisyllabique *\*monestrum* /mō.nə.strū/. Bien que ces vues embrassent un grand nombre de faits, elles ne permettent pas d'expliquer la surprenante disparité de traitement entre *doctus* « instruit » (< *\*dok-i-tó-*) et *mōnītus* « averti » (< *\*mon-i-tó-*) <sup>3</sup>. Plus récemment, Nishimura (2008) a repris l'ensemble du dossier : il admet l'existence d'un accent d'intensité initial (2008 : 30), et, à la suite de Rix (1966 : 161-162), il admet la possibilité de voir dans la syncope (« vowel deletion ») le sous-produit de l'apophonie (« vowel reduction »), soit le type {V > ə} qui détermine à son tour {ə > Ø} <sup>4</sup>. Cela fournit un modèle typologique plus convaincant : le jeu de la syncope s'inscrirait alors dans un ensemble plus vaste, et il devait exister des contraintes rythmiques et accentuelles qui conditionnaient la syncope.

On connaît le jeu de l'apophonie : le type *cornu* n. « corne » /kór.nu/ permute à l'ablatif pluriel avec un allomorphe *cornibus* (parfois *cornūbus*) notant /kór.nə.bū/ <sup>5</sup>, ce qui représente le produit phonétique latin d'un étymon it. com. *\*kōr-nu-φos* (< *\*k̄r-n-u-b<sup>h</sup>i-ós*). On peut ainsi rendre compte du préverbe *dēfīcīt* /dē.fā.kīt/ « il fait défaut » (< *\*dē-fācīt*), ainsi que du supin *dē-fectum* /dē.fāk.tū/ (< *\*dē-fāc-tum*). Ce phénomène s'observe en outre dans les chaînes clitiques, ainsi qu'il appert du type *dēnique* /dē.nə.k<sup>w</sup>ě/ « enfin » (< *\*dēnē=quē*). Le timbre pris par la voyelle centrale se colore en fonction de son contexte : il y a apparition d'un nucleus au sein d'une syllabe-zéro (<·>), et ce dernier est saturé par l'environnement phonétique (ainsi *sur-rūpūt* <sup>6</sup> /sūr.rə.pə.wī/ en regard de *sur-rīpītō* /sūr.rə.pə.yō/ « je dérobe »). L'apophonie est une réduction du timbre vocalique jusqu'à sa plus simple expression : un *schwa* ; quand la nature de la syllabe le permet, il y a syncope. Ce phénomène est fort net dans les fréquentatifs *tortārī* « se tordre » (< *\*torqu-ītārī*) et *uersārī* (< *\*uert-ītārī*) « se trouver ». Quand le contexte s'y prête, on recourt parfois à la troncation. C'est le type *corpulentus* « corpuent » (< *\*corp[ōr]ūlentus*) <sup>7</sup> qui permettrait d'analyser *extemp(ū)lō* « sur le champ » par un dérivé expressif *\*extemp[ōr]ūlō* (réflétant une locution *\*ex tempōrē*).

<sup>1</sup> Leumann (1977 : 98-99), Schrijver (1991 : 273), Meiser (1998 : 66-67) et M. Brügger (2003 : 77). Quant au phénomène de la syncope en latin vulgaire, il est minutieusement décrit par Väänänen (1981 : 40-44).

<sup>2</sup> Ce trait n'est pas inconnu des textes archaïques, où le groupe *-st-* peut ne pas faire position : on relève parfois une scansion [··] de *iste* chez Plaute (Soubiran, 1995 : 17), ainsi dans le *Mil. v.* 448, # *ān īstā* (loc. cit. : 144).

<sup>3</sup> On ne saurait admettre là l'effet d'une prononciation relâchée où, pour reprendre la terminologie de Dressler (1973 : 129-130), la réalisation d'une forme *allégro* en regard d'une forme *lento*, car il n'y a pas d'apparence que la moindre divergence de phonostyle ait pu exister entre *mōnītus* et *doctus*, ou entre *conditor* et *sponsor*.

<sup>4</sup> Ce point est litigieux, et Leumann (1977 : 99) n'y souscrit pas, arguant que la syncope est très fréquente dans les langues sabelloïques, tandis que ce qu'on nomme apophonie (réduction du timbre vocalique) n'y est pas du tout représenté : or, c'est là une assertion un peu rapide et qu'il convient de modérer, au vu des faits rassemblés par Nishimura (2008 : 20), tels l'ombr. *prehubia* /prē.hə.bī.yā/ (Va 12) « *præbeat* » (< it. com. *\*prāi-χāb-ē-īā-d*) qui s'oppose au simple *habia* (Va 17), et l'osque *præfucus* /præ.fə.kūs/ (TB 23) « *præfectus* » ancien participe parfait actif lexicalisé (< it. com. *\*prāi-θāk- + \*-us-*), qui s'oppose au simple *facus* « ayant fait » (TB 30).

<sup>5</sup> Toute voyelle brève devient un *schwa* en syllabe ouverte et posttonique, ainsi Meiser (1998 : 67) et Nishimura, (2008 : 43-62 et 2010 : 218).

<sup>6</sup> Forme plautienne, employée par affectation d'archaïsme dans un texte de loi de 58 av. J.-C. (*CIL* I<sup>2</sup> 756).

<sup>7</sup> Ainsi Fruyt (2005 : 48).

En admettant le principe d'une troncation corollaire des lois de limitation rythmique, et ce, dans un contexte d'affaiblissement vocalique, il est possible d'expliquer l'énigmatique *arcessit* « il mande » par un étymon *\*ar-ficessit* /ár.fə.kəs.sīt/ (< *\*ad=fācessit*)<sup>8</sup>. Il faut sans doute ici admettre un système de contre-accent : en regard du verbe simple *\*ár-ficīt* /ár.fə.kīt/ « il fait venir à soi », le présent désidératif (« il mande ») était *\*àr-ficéssit* /ár.fə.kəs.sīt/. Or, la séquence *\*-rfk-* n'existe pas en latin : la syncope était donc exclue. Ce qui apparaît frontalement comme une troncation peut être repensé comme un phénomène en trois étapes : 1 - affaiblissement vocalique (*\*torqu-ītārī* /tòr.kʷə.tā.ri/), 2 - syncope (*\*torctārī* /tòrk.tā.ri/), 3 - simplification du groupe de consonnes jugé trop complexe (*tortārī* /tòr.tā.ri/). Une autre stratégie de limitation rythmique repose sur l'utilisation de l'haplologie, qu'on voit nettement s'exercer pour le type *iācūlūm* n. « javelot » (< *\*iācī-cūlūm*), ainsi que pour l'adjectif *hābīlīs* « qu'on peut tenir en main, maniable » (< *\*hābī-bīlīs*)<sup>9</sup>.

Il faut faire intervenir la notion de paradigmes alternants : comme en roman, il existait un jeu accentuel et rythmique entre les désinences monosyllabiques et disyllabiques. Soit le type *surpītē* ! /sūr.pī.tē/ « dérobez ! » (Horace, *S.* 2, 3, 283) en regard de *surrīpīt* /sūr.rə.pīt/ « il dérobe ». Il faut admettre un prototype *\*surrīpītē* /sūr.rə.pī.tē/ régulièrement syncopé en *surpītē* /sūr.pī.tē/. Le principe des lois de limitation rythmique est la clef du phénomène de la syncope en latin : or, il est manifeste que la tradition écrite peine à rendre compte d'un tel système. Les deux thèmes (forme pleine et forme syncopée) ne sont plus en situation de distribution complémentaire, mais représentent deux variantes libres d'une même lexie. Dans notre réception moderne des données latines, nous sommes enclins à poser deux entrées de dictionnaire pour *porgō* et *porrīgō* « diriger en avant, étendre » (cf. *infra* 1.2.). Il est assez probable que ce soient là les deux allomorphes conditionnés d'un seul et même paradigme de forme *\*{porrīgīt* /pór.rə.gīt/ « il étend », *porgĕrĕ* /pór.gə.rĕ/ « étendre »}. La forme de quatre syllabes *porrīgĕrĕ* /pòr.rə.gə.rĕ/ se syncope régulièrement en *porgĕrĕ* /pór.gə.rĕ/.

Soit l'it. com. *\*súpo=rég-es-i* « dresser, se dresser, surgir ». Cet étymon aboutit en latin à *subrīgĕrĕ* /sũβ.rə.gə.rĕ/ assimilé en *surrīgĕrĕ* /sūr.rə.gə.rĕ/ lequel se syncope à son tour en *surgĕrĕ* /sūr.gə.rĕ/. Le latin ne peut admettre la succession de deux *schwa*, mais tolère les mots dactyliques ayant un *schwa* pour voyelle médiale. Ce n'est pas le cas du proto-français, qui pratique la syncope systématique de la prétonique atone (Bourciez, 1967 : 37). L'infinif *surgĕrĕ* /sūr.gə.rĕ/ « surgir, sourdre » aboutit à roman *\*sörg'rĕ* > *\*sördžrĕ* > anc. fr. *sordre* « sourdre ». Entre les faits latins et les faits romans, il y a continuité manifeste ; on constate simplement un changement d'échelle pour leur capacité de tolérance à un schéma rythmique : le latin ne peut admettre la succession de deux *schwa* dans une séquence *\*[ɔ̄ ɔ̄ ɔ̄]* qu'il réduit à *[ɔ̄ ɔ̄]*. Le roman ne peut admettre la présence d'un *schwa* en syllabe médiale atone, soit le type *[ɔ̄ ɔ̄]* qui se réduit à *[ɔ̄]*. En matière de syncope, le latin est le prodrome du roman.

<sup>8</sup> C'est là l'étymologie posée par Leumann (1977 : 155).

<sup>9</sup> Il en a résulté un allomorphe *-īlīs* susceptible de rendre compte du type *fācīlīs* « faisable » qui est une formation de date latine et ne représente pas le cognat de l'ombr. *façefeſe* (Ilb 9) (< it. com. *\*θāk-īe-θli-m*), lequel signifie quelque chose comme lat. *sacrificabilem* (Untermann, 2000 : 255).

Typologiquement, il est loisible de citer l'exemple des langues slaves modernes, qui accusent un profond remaniement phonologique en regard du vieux-slave : c'est ce qu'on nomme le 'jer-shift' (Lunt, 2001 : 35). Soit le v.-sl. *sŭnĭmŭ* m. « réunion » /sə.n<sup>y</sup>ə.mə/ qui aboutit à v.-tch. *snem*, tandis que le génitif v.-sl. *sŭnĭma* /sə.n<sup>y</sup>ə.mā/ donne *senma*. De même, le v.-sl. *tĭnŭkŭ* « mince » /t<sup>y</sup>ə.nə.kə/ est reflété par le mac. *tnok*, tandis que le féminin *tĭnŭka* /t<sup>y</sup>ə.nə.kā/ se prolonge dans le s. *tänka* (Meillet, 1935 : 110-111). La réduction des jers, qui ne sont pas autre chose que des *schwa* avec ou sans mouillure palatale, offre le trait le plus frappant dans l'évolution du vocalisme russe : ainsi r. *взгляд* m. « regard » /vzgljät/ qui s'oppose à la forme trisyllabique du slave commun \**vŭz-glĕdŭ* m. « regard » /vəz.gl<sup>y</sup>ĕ.də/.

De tout cela, il ressort que le phénomène de la syncope en latin s'inscrit dans le cadre des lois de limitation rythmique : autrement, on ne peut expliquer le caractère sporadique de la syncope dans le type *monstrum* qui doit refléter un étymon \**monestrum* /mō.nə.strŭ/. En principe, la syncope n'apparaît pas dans une séquence de trois brèves (Schrijver, 1991 : 273). Il faut donc poser un paradigme alternant \**monestrum* /mō.nə.strŭ/, *monstrōrum* /mō.strō.rŭ/ (< \**monestrōrum* /mō.nə.strō.rŭ/), avec généralisation paradigmatique de l'allomorphe syncopé. D'un point de vue phonétique, la voyelle syncopée est toujours un simple *schwa* : il n'y a pas syncope d'une voyelle /i/, /ū/, ni /ě/, mais requalification d'un *schwa* mobile en *schwa* quiescent, soit le type lat. \**sponditor* /spōn.də.tor/ [ˌ ˘ ˘], acc. sg. *sponsōrem* /spō.sō.rĕ/ [ˌ ˘ ˘] (< \**spōndītōrem* /spōn.d(ə).tō.rĕ/ [ˌ (˘) ˘ ˘]), par le biais d'une prononciation *allégro*.

Il convient d'étudier par le détail l'avatar de ce riche système d'allomorphisme, dont les reliefs épars laissent entrevoir quelque chose de son ampleur première. Il est presque exceptionnel de pouvoir constater la coexistence de la forme pleine et de la forme syncopée, car la répartition des deux thèmes, jadis motivée et conditionnée, n'est pas reflétée par la tradition manuscrite. Nous commencerons cette enquête par l'étude de l'allomorphisme intra-paradigmatique, illustré tout d'abord par le type canonique : [ˌ ˘ ˘] / [ˌ (˘) ˘ ˘].

## 1. Allomorphisme intra-paradigmatique

Il sera ici question de l'alternance forme pleine / forme syncopée, telle qu'on peut la supposer dans la réalité articulatoire du latin. Le cas de figure le plus fréquent consiste en la perte de la forme pleine (1.1.1.). Sur la foi de critères étymologiques, on sera amené à supposer parfois la coexistence de deux formes pleines pour une seule forme syncopée (1.1.2.). Un cas de figure notable est la production analogique d'un thème hybride, sorte de compromis entre forme pleine et forme syncopée (1.1.3.). On assiste sporadiquement à la conservation des allomorphes, qui sont désormais des variantes libres (1.1.4.). Il peut arriver que la forme syncopée ne soit pas attestée (1.1.5.). Fait plus rare encore, il peut y avoir production analogique d'une 'néo-forme pleine' (1.1.6.). Il sera ensuite fait état de deux autres stratégies de résistance au schéma métrique [ˌ ˘ ˘] en latin : les paradigmes à *schwa*

mobile (1.1.7.) ainsi que l'allongement spontané ([<sup>h</sup> u é u] >> [<sup>h</sup> – é u]) par permutation morphologique (1.1.8.).

### 1.1. Les mots ditrochaïques : le type [<sup>h</sup> u u] / [<sup>h</sup> (u) é u]

#### 1.1.1. Perte de la forme pleine

Il est possible d'admettre un ancien paradigme de forme \**tórquitor* /tór.k<sup>w</sup>ə.tor/ m. « bourreau », acc. sg. *tortōrem* /tòr.tó.rě/ (< \**tòrquītōrem* /tòr.k<sup>w</sup>(ə).tó.rě/). De même, il faut probablement rétablir un ancien paradigme alternant \**sponditor* /spón.də.tor/ m. « garant », acc. sg. *sponsōrem* /spò.só.rě/ (< \**spòndītōrem* /spòn.d(ə).tó.rě/). On pourrait objecter que *sponsor* ne se sépare pas de *sponsāre* « promettre » (mais ce dernier reflète \**spondītāre*). On ne saurait donc faire valoir un quelconque jeu d'analogie entre formes nominales et verbales. La forme pleine du nom des *Étrusques* devait être \**Tursīcus* /tús.sə.kū/ (< pré-lat. \**Tursikos*), gén. pl. *Tuscōrum* « Étrusques »<sup>10</sup>.

Il existe un petit groupe fort cohérent de noms de parties du corps : \**axīla* /ák.sə.lā/ f. « aile », gén. pl. *ālārum* (dim. *axilla*), \**maxīla* /mák.sə.lā/ f. « mâchoire », gén. pl. *mālārum* (dim. *maxilla*), \**taxīlus* /ták.sə.lū/ m. « cheville, talon », gén. pl. *tālōrum* (dim. *taxillus* « tasseau »). Il faut sans y adjoindre \**paxīlus* /pák.sə.lū/ m. « pieu », gén. pl. *pālōrum*, car il y a des accointances constantes entre les noms de parties du corps et la désignation des pièces de bois (noter ainsi *tālus* « cheville » vs. *taxillus* « tasseau »). Un dernier type caractéristique est représenté par le nom d'agent archaïque \**præuōcō* /præ.wə.kō/, acc. sg. *præcōnēm* m. « héraut » (< \**præuōcōnēm* /præ.wə.kō.ně/) <sup>11</sup>. De même, pour le nom du *timon*, on posera \**tensīmō* /tè.sə.mō/, acc. sg. *tēmōnem* m. « timon » (< \**tensīmōnem* /tè.sə.mō.ně/) <sup>12</sup>.

#### 1.1.2. Coexistence de deux formes pleines pour une forme syncopée

On admet d'ordinaire l'existence de deux homonymes 1- *uēlum* n. « voile de navire » (fr. *voile* f.) qui s'emploie surtout au pluriel et 2- *uēlum* n. « rideau, tenture (fr. *voile* m.). Le diminutif *uexillum* n. « étendard » se rattache à 1- *uēlum*. Il faut sans doute restituer deux formes pleines primitivement distinctes : 1- *uēlum* n. « voile de navire » (dim. *uexillum*) doit refléter un ancien \**uexūlum* /wés.sə.lū/ n. « voile de navire », gén. pl. *uēlōrum*. Le -x- doit être une graphie hypercorrecte, servant à noter un -s- géminé, comme dans le lat. vulg. *ixī* /is.sī/ « ipsī » (Leumann, 1977 : 204). Cette forme pleine \**uexīlum* /wés.sə.lū/ peut refléter un étymon it. com. \**ueψsalom* n. « tissu » (< \**ueḃ<sup>h</sup>-s<sup>o</sup>l-o-*). D'un autre côté, 2- *uēlum* n.

<sup>10</sup> Noter la forme parallèle *Ētruscus* /ə.trús.kū/ qui repose sur une métathèse de liquides (< \**Tursīcus* /túr.sə.kū/), avec dégagement d'un *schwa* prothétique.

<sup>11</sup> On peut en rapprocher les gentilices *Vōcō* et *Vōcōnius* (Solin - Salomies, 1988 : 212). Il est sans doute moins probable de partir d'un ancien \**præ-dīc-ō* (WH II : 352).

<sup>12</sup> L'étymon indo-européen en est \**téns-ḡmmō* (Eichner, 1992 : 72). La racine \**tens-* « tirer » est reflétée par le got. *at-þinsan* « tirer à soi » (cf. v.h.a. *dinsan* « tirer, remorquer »). Le lat. vulg. \**tīmōnēm* (ML : 713) qui se prolonge dans les langues romanes (it. *timone*, esp. *timón*, fr. *timon*) suppose une forme pleine \**tinsīmō*.

« rideau, tenture (fr. *voile* m.) pourrait refléter une ancienne forme pleine \**uestūlum* /wés.tə.lũ/ n. « rideau, tenture », gén. pl. *uēlōrum* (< it. com. \**uestālom* < \**ués-t<sup>o</sup>lo-*)<sup>13</sup>.

Il existe un cas de figure tout semblable avec 1- *pīlum* n. « pilon » (dim. *pistillum*<sup>14</sup>) et 2- *pīlum* n. « javelot, pilum ». On peut supposer que la forme pleine de 1- *pīlum* était quelque chose comme \**pīstūlum* /pí.stə.lũ/ (< it. com. \**pis-tālo-m*), gén. pl. *pīlōrum*, tandis que 2- *pīlum* n. « javelot, pilum » devait avoir pour forme pleine un ancien \**pīxūlum* /pík.sə.lũ/ (< it. com. \**pik-sālo-m*), gén. pl. *pīlōrum*.

### 1.1.3. Production analogique d'un thème hybride

Dans certains cas, le latin semble avoir pratiqué une sorte de compromis entre forme pleine et forme syncopée : il en a résulté une série de formes hybrides, qui contreviennent aux lois de la phonologie latine, ainsi *stēlla* f. « étoile », avec sa longue insolite devant une géminée : il faut peut-être ici poser un paradigme \**stērūla* /stē.rə.lā/, gén. pl. \**stēllārum* /stēl.lā.rũ/ (< \**stērūlārum* /stē.r(ə).lā.rũ/). Il en va de même pour *stīlla* f. « goutte » qui peut refléter \**stīrūla* /stī.rə.lā/<sup>15</sup>, gén. pl. \**stīllārum*. Le maintien du *i* long devant la géminée serait ici encore analogique du vieux nominatif \**stīrūla*. Le même traitement s'observe pour le terme rare et technique *hīllæ* f. pl. « entrailles », qui suppose un paradigme \**hīrūla* /hī.rə.lā/, gén. pl. \**hīllārum* (le simple *hīra* est par ailleurs attesté). Par contraste, le terme très obscur *aula* f. « marmite » (diminutif *auxilla*) représente le traitement phonétique régulier d'un paradigme \**auxūla* /áw.ksə.lā/ gén. pl. *aulārum* /àw.lā.rũ/ (< \**auxūlārum* /àw.ks(ə).lā.rũ/). La forme plébéienne *olla* /ōl.lā/ reflète une forme pleine \**ōxīla* /ōk.sə.lā/ ou \**ōssīla* /ōs.sə.lā/, gén. pl. *ōllārum* /ōl.lā.rũ/<sup>16</sup>.

### 1.1.4. Conservation des allomorphes

Il peut arriver que les allomorphes soient également attestés, mais ce ne sont plus des allomorphes intra-paradigmatiques : il faut y voir des variantes libres, qui relèvent sans doute de niveaux de langue différents. Le paradigme \*{*æuītās* / *ætātem*} f. « âge » (< \**æuītātem* /æ.wə.tā.te/) n'est conservé nulle part, et, si la forme syncopée *ætās* est la plus fréquente, *æuītās* revêt une coloration nettement archaïsante<sup>17</sup>). Il convient cependant d'être prudent,

<sup>13</sup> La forme serait apparentée au véd. *vás-tra-* n. « vêtement » (< \**ués-tro-m*).

<sup>14</sup> On peut supposer \**pīstillum* (cf. it. *pestello* « pilon »).

<sup>15</sup> Quelle qu'en soit l'étymologie indo-européenne, la forme se rattache à lat. *stīria* f. « goutte » qui se dit notamment de la goutte au nez, la *roupie* (ainsi chez Martial, 7, 37, 5, *Turpis ab inuīsō pendēbat stīria nāsō* « une roupie dégoûtante pendait à son nez haïssable »).

<sup>16</sup> Si l'on reconstruit une forme pleine monophthonguée \**ōxīla* en latin vulgaire, il faut supposer que la longue s'abrégait devant une géminée ou un groupe de consonnes (*ōll-* et \**ōss-*). À titre de parallèle typologique, on peut citer le cas du *pāli*, qui ne peut admettre une longue devant une géminée, mais maintient la longue devant une consonne unique. Les deux variantes sont parfois attestées, ainsi *vimōkkha-* et *vimōkha-* « délivrance » qui représentent le double reflet d'un impossible \**vimōkkha-* (< skr. *vimokṣa-* /vi.mō.kṣə/).

<sup>17</sup> On relève l'acc. pl. *æuītātēs* « âges » chez Cicéron dans un contexte juridique (*Leg.* 3, 7), ainsi que chez Apulée, au sens d'éternité (*Plat.* 1, 12, *ad æuītatem temporis* qui est un calque du gr. *εἰς τὸν πάντ' αἰῶνα*).

car la forme *æuītās* représente peut-être une graphie étymologisante, de même que le très rare *æuīternus* « éternel » (= *æternus*) qui sert à expliquer la parenté de *ætās* et de *æuum* <sup>18</sup>.

#### 1.1.5. Non-attestation de la forme syncopée

Le phénomène le plus rare est sans conteste la non-attestation de la forme syncopée : c'est le cas du nom d'agent *condītor* /kón.də.tor/ m. « fondateur » qui ferait attendre un allomorphe de type acc. sg. *\*consōrem* /kò.sò.rě/ (< *còndītōrem* /kòn.d(ə).tó.rě/). Ici, l'analogie paradigmatique a joué dans l'autre sens. Peut-être faut-il en attribuer la singularité à la valeur de prestige d'un tel substantif, ainsi qu'à la fréquence du tour noble *condītor urbis* « fondateur de Rome » (souvent au nominatif singulier). Par contraste, on relève une certaine fréquence d'emploi du tour *ad tortōrem* « au bourreau » <sup>19</sup>. Le terme noble *cīuītās* f. « cité » /kī.wə.tās/ ne présente que la forme pleine, mais les langues romanes reflètent un allomorphe *\*t'īwtātě* (esp. *ciudad*) issu de la syncope régulière de *cīuītātēm* /kī.wə.tā.tě/. L'it. *cittá* et le fr. *cité* reflètent un traitement *\*t'īftātě* > *\*t'ītā* avec gémignée secondaire.

#### 1.1.6. Production analogique d'une 'néo-forme pleine'

Le postulat d'une production analogique d'une 'néo-forme pleine' permettrait de rendre compte du nom de la fenêtre : lat. *fēnēstra* f. (v. lat. *fēstra* <sup>20</sup>), qui ne possède point d'étymologie satisfaisante <sup>21</sup>. Il faut poser un étymon *\*fēndetra* /fən.də.trā/ qui s'expliquerait comme l'assimilation régressive d'un dérivé *\*fīndetra* /fīn.də.trā/ « ouverture ». Il est loisible de poser un ancien paradigme *\*fēndetra* /fən.də.trā/, *fēstrārum* /fē.strā.rū/. La forme *fēstra* est la plus ancienne. D'après le type *\*monestrum* /mō.nə.strū/, *monstrōrum* /mō.strō.rū/, la langue latine aurait opéré une analogie de type *X*, *fēstrārum* d'où *X* = *fēnēstra*. On comprend ainsi les formes aberrantes it. *finestra* et esp. anc. *hiniestra* « fenêtre », qui reflètent une forme pleine non-altérée *\*fīndetra* /fīn.də.trā/ « ouverture », gén. pl. *fīstrārum* /fī.strā.rū/, d'où une forme pleine analogique *\*fīnēstra* (it. *finestra* et esp. anc. *hiniestra*).

#### 1.1.7. Les paradigmes à schwa mobile

Il faut en outre rendre compte des stratégies annexes d'évitement du schéma [ɔ̃ ɔ̃ ɔ̃]. Quand la voyelle atone était au contact d'une liquide, il y a eu métathèse : c'est le type *\*frāuēre* /frā.wē.re/ « faire bouillir, faire fermenter » (< i.-e. *\*b<sup>h</sup>rouH-éj-e/o-*), qui aboutissait en composition à *\*dē-fruet* /dē.frə.wet/, *dē-feruēre* /dē.fər.wē.re/ (< *\*dē-fruēre* /dē.frə.wē.re/). De même, un ancien causatif hérité *\*trosēre* /trō.sē.re/ « faire trembler » (< i.-e. *\*tros-éj-e/o-*)

<sup>18</sup> Cf. Varron (*L.* 6, 11, *æuum... hinc æuīternum, quod factum est æternum* « *æuum...* d'où l'on a tiré *æuīternum* 'éternel' qui est devenu *æternum* »). Cela dit, un ancien *\*æuīternus* est nécessaire pour expliquer *semp-īternus*.

<sup>19</sup> Le terme *tortor* présente de surcroît une valeur nettement icônique.

<sup>20</sup> Forme citée par P.-Fest. 91 (*festram antiqui dicebant, quam nos fenestram* « les anciens nommaient *festra* ce que nous nommons *fenestra* »).

<sup>21</sup> Le dossier étymologique est fort confus (*WH I* : 478), et le lemme ne figure même pas chez de Vaan (2008), ce qui laisse à entendre, dans l'esprit de l'auteur, que le terme n'est point 'hérité'.



devait permuter avec une forme préverbée *\*ex-trūset* /és.trə.set/ « épouvanter », *ex-terrēre* /ès.tər.ré.re/ <sup>22</sup> (< *\*ex-trūsēre* /ès.trə.sē.re/).

Le terme *inclītus* (arch. *inclūtus*) « célèbre » /iŋ.klə.tũ/ (< it. com. *\*éŋ-klu-to-*) laisse supposer une ancienne syllabation de type *\*ausclūtāt* /áws.klə.tāt/ « il écoute », *auscultāre* /áws.kəl.tá.re/ (< *\*ausclū-tāre* /áws.klə.tá.re/). En regard d'un verbe simple *\*crīnere* « cribler », *\*dé-crīnīt* /dé.krə.nīt/ « il décide » était assorti d'un futur passif *dē-cernētur* /dē.kər.nē.tūr/ (< *\*dē-crīnētur* /dē.krə.nē.tūr/) « il sera décidé ». Cette métathèse de *schwa* s'observe également pour d'autres schémas rythmiques, à preuve le type *\*agrūlūs* /ǎ.grə.lũ/ « petit champ », gén. pl. *agellōrum* /ǎ.gəl.lō.rũ/ (< *\*agrūlōrum* /ǎ.grə.lō.ru/) qui s'explique par intolérance au schéma *\*[˘ ˘ ˘ ˘]* (lequel est traité *infra* en 1.4.).

#### 1.1.8. Allongement spontané par permutation morphologique

Une seconde stratégie d'évitement du schéma *\*[˘ ˘ ˘ ˘]* consiste en un allongement spontané de la deuxième syllabe, par permutation morphologique : c'est ainsi qu'on peut expliquer *pulpāmentum* n. en regard de *pulmentum* n. « plat de viande » (< *\*pulpimentum*). De même, le *-i-* long de *suspīcātur* ne sert qu'à éviter *\*suspīcātur* qui serait attendu. Dernière pièce à joindre au dossier, le verbe *pēdicāre* « sodomiser » remplace *\*pēdicāre* que ferait attendre le gr. *παιδικά* n. pl. « pages » (attesté dans le tour *παιδικοῖς χρῆσθαι* « sodomiser »). L'allomorphe a été fourni par les verbes en *-īcāre*, qui sont d'une tout autre origine.

#### 1.2. Le type *[˘ ˘ ˘ ˘]* / *\*[˘ ˘ ˘ ˘]* > *[˘ ˘ ˘ ˘]* / *[˘ ˘ ˘ ˘]*

Toujours dans le cadre de l'allomorphisme intra-paradigmatique, il convient à présent de faire un sort au schéma rythmique impossible *[˘ ˘ ˘ ˘]* / *\*[˘ ˘ ˘ ˘]*. Ce dernier est monnayé en *[˘ ˘ ˘ ˘]* / *[˘ ˘ ˘ ˘]*. C'est le type *\*torcūmen* /tór.kʷə.měn/ n. « colique » <sup>23</sup>, nom. pl. *tormīna* /tór.mə.nǎ/ « coliques » (< *\*torgūmīnǎ* /tór.gó.mə.nǎ/). Le fait surprenant est que la syncope frappe ici une syllabe tonique, placée immédiatement après le contre-accent <sup>24</sup>. Pour le nom de la foudre, il faut sans doute poser une forme pleine *\*fulgūmen* /fũl.gə.měn/ assortie d'un pluriel *fulmīnǎ* /fũl.mə.nǎ/ (< *\*fulgūmīnǎ* /fũl.gó.mə.nǎ /). Même quand il est pris isolément, le schéma rythmique *\*[˘ ˘ ˘ ˘]* est considéré comme impossible : dans la dérivation nominale, on relève le type *hospītem* [acc. sg.] « hôte » issu de *\*hostīpītem* (< it. com. *\*χosti-poti-m*). Le verbe *postūlāt* « il présente une requête » reflète *\*poscītūlāt* qui est en propre un verbe composé issu d'une locution *\*poscam ferre* « poser une question » (Garnier, 2010a : 186). On constate un phénomène d'haplogogie pour l'impersonnel *obtīgīt* « il a échoué » (< *\*ob-tūtīgīt*).

Plusieurs formes verbales, représentant *a priori* des variantes folles, sont susceptibles d'être réanalysées comme autant de *membra disjecta* de paradigmes alternants. C'est le type

<sup>22</sup> L'analyse de *terreō* comme d'une syncope d'un ancien *\*troseō* remonte à Christol (2008 : 62), qui rapproche à bon droit le véd. *trās-áy-a-ti* « faire trembler » (< *\*tros-éi-e/o-*).

<sup>23</sup> C'est probablement un calque du gr. *στροφήος* de même sens.

<sup>24</sup> Je tiens ici à remercier M. Daniel Petit pour cette observation.

*surrĭpīt* : *surpĭtĕ* ! (Horace, *S.* 2, 3, 283) mentionné *supra*. On peut y adjoindre tout le groupe des composés de *rĕgō* « étendre, diriger » : *por-rĭgīt* /pór.rə.gīt/ « il dirige en avant, il étend », 1 pl. *porgĭmūs* /pór.gə.mũ/, et ainsi *sub-rĭgīt* /súβ.rə.gīt/ <sup>25</sup> assimilé en *\*sur-rĭgīt* /súr.rə.gīt/ « il dresse », 1 pl. *surgĭmūs* /súr.gə.mũ/. En revanche, aucun fait d'allomorphisme n'est documenté pour *pergĕrĕ* « aller jusqu'au bout », qui devait posséder un paradigme *\*per-rĭgīt* /pér.rə.gīt/, 1 pl. *pergĭmūs* /pér.gə.mũ/. Pour ce verbe, seule la forme syncopée est attestée : c'est tout le contraire pour le verbe *ĕrĭgĕrĕ* « ériger » qui ne possède que la forme pleine, alors qu'il devait se fléchir *ĕ-rĭgīt* /ĕ.rə.gīt/ « il érige », 1 pl. *\*ergĭmūs* /ér.gə.mũ/. Rien de tout cela n'est phonétique, et l'effet de l'allomorphisme s'est perdu dans la tradition écrite.

### 1.3. Le type [ɔ ɔ ɔ] / \*[ɔ ɔ ɔ] > [ɔ ɔ ɔ] / [ɔ ɔ ɔ]

Un troisième schéma métrique impossible est le type [ɔ ɔ ɔ] / \*[ɔ ɔ ɔ] qui évolue en [ɔ ɔ ɔ] / [ɔ ɔ ɔ]. C'est le type *tĕgŭmĕn* n. « abri » qui présente une variante *tegmen* de même sens. Les deux formes sont parfois considérées comme deux lemmes distincts. En réalité, il devait y avoir une répartition paradigmatique *\*{tĕgŭmĕn /té.gə.mĕn/, tegmĭnă /tég.mə.nă/}*. L'allomorphe *tegmĭnă* repose sur un impossible *\*tĕgŭmĭnă /tè.gə.mə.nă /*. Par la syncope de la voyelle tonique située juste après le contre-accent, le latin évitait ainsi la succession de deux *schwa*. Il en va de même pour les doublons *culmĕn* et *cōlŭmĕn* n. « faite, cime, sommet » qui reflètent un paradigme *\*{cōlŭmĕn /kō.lə.mĕn/, culmĭnă /kúl.mə.nă/}*. Il devient dès lors possible de restituer plusieurs formes pleines non-attestées : *\*sĕcŭmĕn /sé.kə.mĕn/, segmĭnă /ség.mə.nă/* « segment », *\*gĕnŭmĕn /gé.nə.mĕn/, germĭnă /gér.mə.nă/* « germe » et *\*cănŭmĕn /ká.nə.mĕn/, carmĭnă /kár.mə.nă/* n. « chant ».

Dans le système verbal, on voit s'exercer un net système de paires minimales entre formes simples et formes préverbees, qui subissent la syncope : *tĕtŭlīt* « il a porté » vs *rettŭlīt* « il a rapporté » (< *\*rĕ-tĕtŭlīt*). De même, *pĕpŭlīt* « il a poussé » s'oppose au type *reppŭlīt* « il a repoussé » (< *\*rĕ-pĕpŭlīt*). À *pōsĭtus* « posé » répond *rĕ-postus*. En regard de *pōsĭtus*, le thème d'infinitif présent est *pōnĕrĕ* « déposer » (< *\*pō-sĭnĕrĕ*). Il y a une distribution complémentaire du même type pour *sĕpĕlīt* vs *sĕpultŭs* « enseveli » (< *\*sĕpĕlītŭs*), ainsi que dans le couple archaïque *făcĭlĭs* : *făcultĕr* « facilement » <sup>26</sup> (< *\*făcĭlĭtĕr*).

### 1.4. Le type [ɔ ɔ ɔ] / \*[ɔ ɔ ɔ] > [ɔ ɔ ɔ] / [ɔ ɔ ɔ]

Le dernier schéma rythmique que nous décrivons dans le cadre de cette étude est de forme [ɔ ɔ ɔ] / \*[ɔ ɔ ɔ], qui aboutit à [ɔ ɔ ɔ] / [ɔ ɔ ɔ]. Sur la base des doublons *făuĭtor* (Pl.) et *fautor* m. « partisan », il est envisageable de poser un ancien paradigme alternant de forme *\*{făuĭtor, fautōrĕm}* (< *\*făuĭtōrĕm*). Ce type explique *\*ōtĭcăt* /ó.tə.kăt/ « il herse », infinitif

<sup>25</sup> Forme solennelle utilisée par Virgile en position de dactyle cinquième (*Ēn.* IV, 183, *tot subrigit aurīs* # « autant (la Renommée) a d'oreilles dressées »).

<sup>26</sup> Forme archaïque conservée par P.-Fest. 77, 6.

*ōccāre* « herser » (< \**ōtīcāre* /ð̥.tə.kā.rě/) <sup>27</sup>, \**quāttāt* « il secoue », inf. *quassāre* « secouer » (< \**quāttāre*) <sup>28</sup> et \**grādītōr* « je marche », inf. *grassāri* « marcher » (< \**grādītāri*).

## 2 - Allomorphisme dérivationnel

Si ces faits peuvent inviter à porter quelque crédit au postulat de l'allomorphisme intra-paradigmatique, sans doute convient-il à présent d'esquisser le jeu de l'allomorphisme dérivationnel (c'est à dire entre l'assise verbale latine et son dérivé primaire). Soit le type *fermentum* n. « ferment, levure ». On a coutume d'en rapprocher le v.-angl. *beorma* m. « levure, levain » (< i.-e. \**b<sup>h</sup>érH-mō<sup>n</sup>*), tout en le séparant de *ferueō* <sup>29</sup>, ce qui est ruineux. Il est beaucoup plus économique de poser \**feruimentum* > *fermentum*. On rendra compte ainsi d'un petit groupe fort cohérent : *cæmentum* n. « ciment » (< \**cædimentum*), *frumentum* n. « blé, froment » (< \**frūgī-mentum*), *tormentum* n. « tourment » (< \**torquī-mentum*). Tout cela peut s'expliquer par l'intolérance au schéma rythmique [̣ (̣) ̣]. Ce principe explicatif fonctionne fort bien dans la dérivation nominale : on posera ainsi \**germīn-ānus* > *germānus* « germain » et \**longītānus* > \**lontānus* (fr. *lointain*). On peut y adjoindre le type *morsūra* f. « morsure » (< \**mord-ītūra*) et poser un étymon \**ārītārē* dissimilé en \**ālītārē* pour expliquer par un dérivé secondaire de date latine l'énigmatique *altar* n. « autel » <sup>30</sup> (cf. *āra*).

## 3 - Allomorphisme au sein d'une même racine

Il peut arriver que le jeu de l'allomorphisme, lié aux lois de limitation rythmique, conduise à l'éclatement en plusieurs racines synchroniques d'une seule et même famille. Soit le verbe *uorāre* « dévorer » (< it. com. \**g<sup>h</sup>orā-* « dévorer »). Le terme *gūla* f. « gorge » doit être le postverbal d'un ancien \**ing(ū)lāre* /iŋ.gə.lā.re/ « engloutir, mettre dans son gosier ». On peut admettre \**ingūrāt* /iŋ.gə.rāt/ « il engloutit » (< it. com. \**éŋ-g<sup>h</sup>orā-*) en regard d'un infinitif dissimilé \**ing(ū)lāre* /iŋ.gə.lā.re/ « engloutir ». Ce sont là des faits d'allomorphisme complexe. Le terme *singultus*, -*ūs* m. « sanglot » reflète un fréquentatif \**singultāre* /s'iŋ.gəl.tā.re/ « hoqueter, sangloter », bâti sur un verbe \**singūlāre* /s'iŋ.gə.lā.re/ « avaler, déglutir ». On peut supposer un étymon it. com. \**sāŋ-g<sup>h</sup>orā-* « avaler d'un coup, déglutir » doté du préverbe i.-e. \**sŋ-* qui est reflété par le lat. *sin-cērus*. Plus loin, le lat. *gurgēs* m. « gosier, gorge » reflète indirectement un thème it. com. \**g<sup>h</sup>org<sup>h</sup>or-o-* « glouton » apparenté au véd. *gārgara-* m. « tourbillon d'eau » (cf. *infra* 5.4.), source du dérivé secondaire it. com. \**g<sup>h</sup>org<sup>h</sup>or-ot-* « gosier ». La locution *in=gurgītēm* « dans le gosier » reflète peut-être une chaîne tronquée \**in=gurg[ūr]ītē* (< pré-lat. \**éŋ=g<sup>h</sup>org<sup>h</sup>or-e/ot-i*).

<sup>27</sup> Métathèse pour \**ōcītāt* d'après les verbes en -*īcārē*. L'étymon en est it. com. \**oketā* (de Vaan, 2008 : 423).

<sup>28</sup> Noter le nom d'instrument \**[q]uātī-cūlūm* n. « van » (tronqué en \**uātīlūm*, diminutif *uātīllūm*).

<sup>29</sup> Ainsi de Vaan (2008 : 213).

<sup>30</sup> Le dossier étymologique est fort confus (*WH* I : 32). Comme à leur habitude, les auteurs hésitent entre une parenté avec *adoleō* « faire brûler » et *altus* « haut », tout en mentionnant (mais pour le réfuter) un très improbable \**ālīt-āria* n. pl. « geflügelter Aufbau » forgé de toutes pièces par Leumann (1917 : 33). Il est vrai qu'il existe une formule *adolēre altāria* « mettre le feu à l'autel » (Virg., *Én.* VII, 71), mais ce n'est sans doute qu'une figure allitérante, et non une *figura etymologica*.

#### 4 - Allomorphisme et métaplasme

Il peut arriver que le jeu de l'allomorphisme puisse conduire à un phénomène de métaplasme, soit le changement de type morphologique. Le lat. *pānis*, *-is* m. « pain », qu'on explique d'ordinaire par un étymon *\*pā-ni-* (WH II : 240) ou *\*pāst-ni-* (de Vaan, 2008 : 443) doit plutôt refléter un étymon *\*pās-ten* m. « pâture » de date latine et relevant de la même couche synchronique que le nom d'agent *pās-tor* m. « pâtre ». Le diminutif *pastillum* n. « petit pain, gâteau sacré » repose sur *\*pās-tīn-ūlūm* /pàs.tá.nə.lũ/. La forme-pivot est l'ablatif pluriel *\*pāstīnībūs* /pàs.tá.nə.bũ/ qui passait à *\*pā(z)nībūs*). La désignation du pain comme un nom de la *pâture* trouverait un correspondant dans l'arm. *hac<sup>c</sup>* « pain » qui reflète un déverbal *\*ph<sub>2</sub>-sk-éh<sub>2</sub>* « pâture » fondé sur *\*ph<sub>2</sub>-sk-é/ó-* (Garnier, 2012 : 215).

De même, le type *fīnis*, *-is* m. « fin » (au pluriel *fīnēs* « limites, frontière ») doit se rattacher à la famille du verbe *fīuō* « ficher ». Il s'agit en propre de la limite du champ, marquée par des poteaux fichés en terre. Le prototype *\*fīg-snis* posé par de Vaan (2008 : 222) n'entraîne pas aisément la conviction. Il vaut mieux partir d'un déverbatif *\*fīu-ō*, *-īnīs* m. « poteau » du type de lat. *asperg-ō*, *-īnīs* f. « aspersion » fondé sur le verbe *aspergĕrĕ*. La forme-pivot serait l'ablatif pluriel *\*fīuīnībūs* /fī.wá.nə.bũ/ qui se syncopait régulièrement en *fīnībūs* /fī.nə.bũ/ d'où l'on aurait secondairement extrait un thème en *-i-* (*fīnis*, *-is*)<sup>31</sup>.

#### 5 - Allomorphisme syntagmatique

Les lois de limitation rythmique s'appliquaient aux syntagmes : par là, on surprend des vestiges de *saṃdhi* en latin. Il sera fait état des locutions prépositionnelles fossiles (5.1.), puis des allomorphes syntagmatiques non-attestés, mais supposés par leurs dérivés (5.2.), des doublons rythmiques (5.3.), des locutions prépositionnelles syncopées (5.4.), des syntagmes nominaux syncopés (5.5.), et enfin des particules, qui déclenchaient l'apophonie, et se comportaient comme des préverbes.

##### 5.1. Locutions prépositionnelles fossiles

On peut véritablement parler de *saṃdhi* interne pour les locutions prépositionnelles fossiles devenues des entités lexicales autonomes, grammaticalisées comme des adverbes : c'est le type *dēnūō* /dĕ.nə.wō/ (< *\*dĕ=nouō<sup>d</sup>*) « de nouveau, pour la seconde fois », *sēdūlō* /sĕ.də.lō/ (< *\*sĕ<sup>d</sup>=dolō<sup>d</sup>*) « avec zèle » (litt. « sans tromperie »), *illīcō* /íl.lə.kō/ (< *\*én=lokō<sup>d</sup>*) « sur la place, en place » et « sur-le-champ », *ergō* /ĕ.r(ə).gō/ (< *\*égz=rogō<sup>d</sup>*) « en vue de » (gén. + postpos.) et « donc » (conj.), et enfin *quīlibet* /k<sup>w</sup>í.lə.bĕt/ (< *\*quīs=lūbĕt* /k<sup>w</sup>íz.lũ.bĕt/) « le premier-venu ». Ces formes se caractérisent par l'affaiblissement vocalique de la pénultième atone, qui se réduit à *schwa*. Ce *schwa* est susceptible de s'amuir complètement en contexte proclitique : c'est le type *ergā=tē* « envers toi » /ĕ.r(ə).gá.tē/ ([ɾ (v) ɾ -]).

<sup>31</sup> Avec cette réserve que l'ablatif singulier est constamment *fīnĕ* (jamais *\*fīnī*).

## 5.2. Formes phonétiques non-attestées, mais supposées par leurs dérivés

On peut supposer l'existence d'un allomorphe combinatoire \**ammūdūm* /ám.mə.dū/ « à la mesure exacte, exactement » (< *ád=mōdūm*) supposé par l'adverbe (*ex-*, *ad-*)*amussīm* (d'où procède le type *amussīs* f. « cordeau »). Les textes n'offrent que la forme hypercorrecte *admōdūm* « exactement, très ». L'étymon \**ad-mōd-ti-* posé par F. Biville (1990 I : 302) est sans doute anachronique. Seul l'accusatif °*amussīm* « exactement » est usuel : c'est un ancien adverbe en *-tīm* (Pl., *Amp.*, v. 843 : *examussim est optima* # « c'est la perfection incarnée »). Il faut admettre une recharacterisation de la locution adverbiale \**ammūdūm* /ám.mə.dū/ « exactement, tout à fait », prise pour une forme primaire, en \**ammūdī-tīm* /ám.mə.d(ə).tīm/ passant à \**ammussīm*. Par simplification des géménées devant géménées, la forme aboutissait régulièrement à *amussīm* (c'est le type *mamilla* vs. *mamma*).

De même, il n'est pas exclu de pouvoir reconstruire une forme de *saṃdhi* interne \**inānum* (< \**in=uānum*), sur la foi des adverbes *inānē* et *inānītēr* « in uānum ». Il convient de poser un traitement phonétique de type *in=uānum* > \**innānum* > \**inānum* « en vain ». L'allomorphe combinatoire d'une ancienne locution adverbiale (renouvelée à l'infini) aurait été pris pour un lexème, et renouvelé en *inānē* et *inānītēr*. La forme scripturaire *in uānum* représente une réaction contre l'effet de l'érosion phonétique lié au jeu de l'allomorphisme. Il y a eu remotivation perpétuelle, jusqu'aux langues romanes (fr. *en vain*), tandis que le produit phonétique régulier a produit *ex nihilo* une entité lexicale nouvelle : l'adjectif *inānīs*, *-īs*, *-ē* « vide, vain » qui offre frontalement l'apparence d'un composé privatif (type *in-fāmīs*)<sup>32</sup>.

## 5.3. Doublons rythmiques

L'allomorphisme, corollaire des lois de limitation rythmique, a produit un certain nombre de paires minimales, qui sont à repenser comme des doublons rythmiques : c'est le type *infīmūs* /ĩ.fə.mū/ « situé tout en bas » qui devait jadis permuter avec *īmūs* /ĩ.mū/ dans des emplois proclitiques comme *ād=īmōs=pēdēs* « jusqu'aux orteils ». Sur cette base, on peut envisager de reconstruire un système \**sūpīmūs* / summūs « situé tout en haut ».

## 5.4. Locutions prépositionnelles syncopées

On peut supposer que certaines locutions prépositionnelles attestées telles quelles dans la langue classique sont le produit d'une syncope ou d'une troncation, liée aux contraintes rythmiques. La variante combinatoire s'est par suite imposée. Si l'on admet l'étymon \**pās-ten* m. « pâture, pitance, pain » (cf. *supra* 4), il est possible que la locution *cum=pānē* « avec du pain » reflète le traitement d'une ancienne séquence \**cum=pāstīnē* qui formait un seul mot rythmique de structure \*[ $\text{̣} \text{̣} (\text{̣}) \text{̣}$ ], du type de *abs=consūs* /às.kō.sū/

<sup>32</sup> L'adjectif *inānīs* ne possède pas d'étymologie : non liquet chez de Vaan (2008 : 301).

« caché » (< \**abs-condītūs* /às.kõn.də.tũ/) <sup>33</sup> et *rē-tortus* /rè.tór.tũ/ « tordu » (< \**rē-torquītūs* /rè.tór.kʷə.tũ/). De même, on peut supposer que le lat. *gurgēs* m. « gosier, gorge » emprunte son type à la locution *in=gurgītē* « dans le gosier » qui reflète peut-être une chaîne tronquée \**in=gurg[ūr]ītē* \*[ɜ̄ ɛ (ɔ) ɔ ɔ] (< pré-lat. \**ēŋ=g<sup>u</sup>org<sup>u</sup>or-e/ot-i*). La forme sous-jacente devait être un dérivé secondaire it. com. \**g<sup>u</sup>org<sup>u</sup>or-e/ot-* m. « gosier » fondé sur un adjectif expressif i.-e. \**g<sup>u</sup>or-g<sup>u</sup>orh<sub>3</sub>-o-* « glouton » apparenté au véd. *gárgara-* m. « tourbillon d'eau » ainsi qu'à l'arm. *orkor* « gorge » <sup>34</sup> et *kokord* « gorge » (Martirosyan, 2010 : 360 et 368) <sup>35</sup>. On notera que le reflet par lat. *g* d'un ancien \**g<sup>u</sup>* saurait s'expliquer que comme une variante combinatoire après nasale (or, la locution *in=gurgītē* est assurément fondamentale, et fournit un verbe parasynthétique *in=gurgītārē* <sup>36</sup>).

### 5.5. Syntagmes nominaux syncopés

Il en va des syntagmes nominaux comme des locutions prépositionnelles : il devait s'opérer un jeu d'allomorphisme dans les syntagmes qui formaient un seul mot rythmique, et tombaient sous le coup de la réduction vocalique, puis de la syncope : le type \**Martīcī=pōr* /màr.tə.kí.pōr/ « fils de Marcus » aboutit à *Marcīpor* /màr.kí.pōr/. De là, il s'ensuit que le nominatif ancien devait être de forme \**Martīcūs* /màr.tə.kũ/. Il y aurait eu généralisation de l'allomorphe *Marcūs* d'après les emplois proclitiques, au génitif singulier.

### 5.6. Les particules

Les particules étaient susceptibles de porter l'accent, et de fusionner avec leur environnement pour ne former qu'un seul mot rythmique : d'un point de vue phonologique, le syntagme *hīc=īgītūr* (< \**hīc=āgītūr*) <sup>37</sup> ne se distingue pas du présent préverbe *ex-īgītūr* « il est rejeté » (< pré-lat. \**éks=āgētōr*).

## 6. Perspectives heuristiques

### 6.1. Quelques nouveaux étymons latins

Il convient à présent d'esquisser une liste des nouvelles perspectives heuristiques qu'enferme le principe de l'allomorphisme conditionné par les lois de limitation rythmique en latin. Nombre de dérivés latins sont obscurs, ainsi *fībra* f. « fibre », *plūma* f. « plume » ou

<sup>33</sup> Sans doute est-il totalement anachronique de poser ici un écrasement de laryngale en composition, soit i.-e. \**kóm-d<sup>h</sup>(h<sub>1</sub>)-to-* (pace Meiser, 1998 : 110).

<sup>34</sup> Cette forme m'a été signalée par C. de Lamberterie.

<sup>35</sup> Les formes arméniennes sont altérées, et présentent des redoublements brisés : en toute rigueur, on attendrait arm. \**kor-kor* « gosier, gorge ».

<sup>36</sup> Ce verbe a ensuite été pris à tort pour un fréquentatif : partant, le latin vulgaire s'est secondairement doté d'un (pseudo) verbe primaire \*(*in*)*gūrgāre* qui est la source du postverbal \**gūrga* « gorge » (ML : 334).

<sup>37</sup> Cette particule est l'avatar d'un passif impersonnel de type \**dē hōc āgītūr* « c'est ce dont il s'agit » devenu un topique d'ouverture *hocc=īgītūr* « cette affaire-là » (< \**hód=c(e)=āgītūr*) par réinterprétation morphologique. Cf. Hor. (*Ep.*, 18, 84) *tūā rēs āgītūr, pariēs cum proximus ardet* # « il en va de ton intérêt quand le mur voisin est en feu ». On pourrait avoir une phrase nominale \**tūā rēs īgītūr* « c'est de ton intérêt qu'il s'agit ».

*frāc-ēs* f. pl. « marc d'olives ». On a coutume de leur attribuer une étymologie indo-européenne, ce qui est controuvé. Typologiquement, ces termes ont peu de chances d'avoir été hérités *recto itinere* de la langue commune : ce sont des termes de la vie rurale, et ils sont vraisemblablement d'émergence latine. Le postulat de l'allomorphisme intra-paradigmatique offre un principe d'économie insoupçonné, en fournissant des étymons de date latine pour des termes qui sont fondés en latin-même et ne disposent d'aucun appui comparatif solide. La liste qui vient ci-après se veut programmatique, et non pas exhaustive :

- *\*ex-sec-ta* n. pl. « entrailles coupées des victimes » /és.sək.tǎ/, gén. pl. *extōrum* /ès.tō.rũ/ (< *\*exsectōrum* /ès.sək.tō.rũ/). Le paradigme aurait été renouvelé en *exta*, *extōrum*. Pour la formation, la forme pleine *\*ex-sec-ta* (formée sur un verbe *\*ex-secāre*), serait à rapprocher du terme technique *prō-sec-ta* n. pl. « entrailles coupées des victimes ».

- *\*fātīcē* /fǎ.tə.kē/ « avec esprit ». La forme *\*fātīcē* reposerait sur un étymon it. com. *\*φā-tu-kó-* « prophétique » dérivé secondaire d'un *\*φά-tu-* m. « action de prophétiser ». Ce thème d'instrumental adverbial serait reflété par le dérivé hypostatique *fācētus* « facétieux » (< *\*fā(c).cētus* < *\*fātīcē-tus* /fǎ.tə.kē.tũ/ « pourvu d'esprit »)<sup>38</sup>, qui serait du même type que le dérivé hypostatique *ægrō-tus* « malade, qui est en état de mauvaise santé ».

- *\*findēbrǎ* /fīn.də.brǎ/ f. « fibre », gén. pl. *\*fi(m)brārum*. Le postulat d'un tel paradigme permettrait de rendre compte du doublet *fimbrǎ* (permutant avec *\*findēbrǎ*). Pour la sémantique, on peut rapprocher le neutre substantivé *fissum* n. « fibre ». Le terme *\*findēbrǎ* serait ainsi fondé sur *findō* en latin-même : il n'est pas besoin de supposer un étymon *ad hoc* *\*g<sup>th</sup>iH-s-réh<sub>2</sub>* (de Vaan, 2008 : 218) ou *\*d<sup>th</sup>uens-r-ijéh<sub>2</sub>* (WHI : 491).

- *\*flāgūlūm* n. « fouet », gén. pl. *flāgrōrum* /flǎ.grō.rũ/ (< *\*flāgūlōrum* /flǎ.gə.lō.rũ/). L'allomorphe *flāgrum* /flǎ.grũ/ est désormais inanalysable en synchronie, et n'est plus perçu comme le nom d'instrument de *\*flāgērē* « frapper » dont il ne subsiste que le fréquentatif.

- *\*frāgūlǎ* /flǎ.gə.lǎ/ f. « flair », assorti d'un verbe dénominatif *flǎ.grǎ.re* /flǎ.grǎ.re/ « flairer » (< *\*flāgūlāre* /flǎ.gə.lǎ.re/). Typologiquement, un nom du type *strāgūlǎ* /strǎ.gə.lǎ/ f. « selle » ou *trāgūlǎ* /trǎ.gə.lǎ/ f. « javeline », bâti sur la racine latine *\*frā-* « flairer, sentir » (< it. com. *\*χ<sup>th</sup>rā-* < i.-e. *\*g<sup>th</sup>rh<sub>1</sub>-*), est plus économique que l'étymon 'hérité' *\*g<sup>th</sup>rH-g<sup>th</sup>eH-* posé par Schrijver (1991 : 185) à la suite de Leumann (1977 : 166), qui posait *\*g<sup>th</sup>rā-g<sup>th</sup>rā-*. L'allomorphe sonore *-gūlǎ* du suffixe médiatif *-cūlǎ* (< it. com. *\*-klǎ* < i.-e. *\*-tleh<sub>2</sub>*) pourrait s'expliquer par une lénition précoce, à l'instar du type *sūgō* « sucer » (< i.-e. *\*séuk-e/o-*).

- *\*frātīcūs* /frǎ.tə.kũ/ « (mal)odorant ». Ce dérivé secondaire repose sur un nom d'action fossile *\*frātīs*, *-īs* f. « action de sentir » (< it. com. *\*χ<sup>th</sup>rā-tí-* < *\*g<sup>th</sup>rh<sub>1</sub>-tí-*). Il permet d'expliquer le dénominatif / essif *frācēsco* « sentir mauvais » (< *\*frǎ(c).cēsco* < *\*frātīcēsco*). En ce cas, le nom-racine *frāc-ēs* f. pl. « marc d'olives » serait une sorte de postverbal, et n'aurait rien à faire avec le lit. *drāgēs* f. pl. « lie » (*pace* de Vaan, 2008 : 238).

- *\*im-bellīcellus* (reflété par *imbēcillus* « faible »), qui n'a sans doute rien à faire avec *bāculum* « bâton ». Il faut reconstruire un ancien *\*im-bellīcellus* « non-belliqueux, faible ».

<sup>38</sup> La simplification d'une géminée devant une longue portant l'accent est documentée par le type *ātēr* /ǎ.tǎr/ « noir » qui offre une paire minimale avec le dérivé secondaire *ātrōcēm* /ǎ.trō.kē/ (< *\*ǎ(t).trōcēm*).

- \**pīlūmēn* n. « toison »<sup>39</sup> (reflété par *implūmis* « déplumé, sans poils » et *plūma*). Il faut vraisemblablement poser un ancien composé privatif \**im-pīlūmis*. *Plūma* serait un dérivé inverse, et il est vain de vouloir en rapprocher la racine germanique \**flewga-* « voler » en posant un très improbable étymon i.-e. \**ple/ouk-smo-* (pace de Vaan, 2008 : 474).

- \**pūtīlens* « putride » (type *pestīlens*), assorti d'un infinitif *pūtrērē* /pū.trē.rē/ « pourrir » (< \**pūtīlērē* /pū.tē.lē.rē/). Il n'est pas besoin de postuler ici un écrasement de laryngale pour expliquer lat. *pūtrīs* par i.-e. \**pu(H)-tr-ī-* (pace Schrijver, 1991 : 235).

- \**sollī-demnis* (reflété par *sollemnis*). L'adjectif *sollemnis* se dit d'une cérémonie importante : il s'agit d'un repas de fête offert aux dieux, à l'occasion duquel on fait une offrande insigne : c'est le sens du vieux composé \**sollīdemnis* (< it. com. \**soluo-dap-ni-*), qui est à rapprocher de *damnum* n. « dommage » (< it. com. \**dap-no-m* « dépense ») et de l'arménien *tawn* « repas de fête ». Cela explique pourquoi les Latins orthographiaient *sollennis*, en croyant reconnaître *annus* dans le second membre du composé.

- \**tensūs, -ūs* m. « action de tendre » (sur *tendō*). Ce terme, relayé par *tensūrā*, serait la source d'un dérivé secondaire \**tensū-lūs* « tensibilis » qui appartiendrait au type rare de *Partū-lā* f. « déesse de l'accouchement » (*partūs*). Le neutre substantivé \**tensū-lā* /tē.sə.lā/, gén. pl. *tēlōrūm* /tē.lō.rū/ n. pl. « armes de trait » aboutit secondairement à lat. *tēlā, tēlōrūm* par généralisation paradigmatique de l'allomorphe syncopé.

- \**uīpēbrāt* /wī.pə.brāt/, *uībrārē* « vibrer » (< \**uī(b).brāre* /wī(b).brā.rē/). Un dérivé de date latine à suffixe médiatif \**uīpēbrā* f. ou \**uīpēbrūm* n. « vibration » invite à poser un ancien essif \**uīpēō* « être agité, vibrer » (< i.-e. \**uīp-eh<sub>1</sub>-jé/ó-*). Il est plus économique de poser un renouvellement lexical formé successivement de déverbaux et de dénominatifs, que d'admettre une variante *ad hoc* \**ueīb-*<sup>40</sup> de la racine \**ueīp-* (véd. *vébate* « il tremble »).

## 6.2 Les prodromes du roman

Un second volet épistémologique du principe de l'allomorphisme en latin consiste en la possibilité d'esquisser, en latin-même, des étymons susceptibles de rendre compte des faits romans. Soit le type \**rōcca* f. « roche » (*ML* : 607), que supposent l'it. *rocca*, l'esp. *roca* et le fr. *roche*. Cette forme exclut tout rapprochement direct avec le lat. *rūpēs, -īs* f. « roche ». Il faut poser un lat. vulg. \**rōpīca* /rō.pə.kā/ f. « roche », alternant avec un gén. pl. \**rōccārum* /rōk.kā.rū/ (< \**rōpīcārum* /rō.p(ə).kā.rū/). Le *o* long fermé représente le traitement plébéien d'une ancienne diphtongue \**ou* (on peut poser un étymon it. com. \**roup-ī-* f. « brisure »). Le verbe typiquement roman \**toccare* « toucher, frapper, sonner le tocsin » (cf. it. *toccare*, log. *tokkare*, esp. *tocar*, fr. *toucher*), qu'on explique faute de mieux par une onomatopée \**tok* (*ML* : 727), peut remonter à un étymon lat. vulg. \**tōdīcāt, \*tōccārē*. Ce serait là le croisement d'un \**tūdīcāt* non-attesté<sup>41</sup> et du verbe expressif *fōdīcāt* « frapper, percer, heurter »<sup>42</sup>.

<sup>39</sup> Pour l'histoire de la famille de lat. *pīlūs* m. « poil », consulter Garnier (2011 : 189-191).

<sup>40</sup> C'est pourtant là la doctrine adoptée par de Vaan (2008 : 674), sur l'autorité du *WH* (II : 780).

<sup>41</sup> Il existe les verbes *tūdīcūlārē* « boyer, triturer » (fr. *touiller*) et \**fōdīcūlārē* (fr. *fouiller*).

<sup>42</sup> Horace emploie le tour *lātūs fōdīcārē* (*Ep.*, 1.6.51) « donner des coups de coude dans les côtes ».



Un riche domaine d'étude est fourni par les verbes de mouvement : le gallo-roman *\*alare* « aller, marcher au pas » (de La Chaussée, 1977 : 182), qui évince le lat. class. *īrē*, pourrait peut-être refléter un étymon lat. vulg. *\*allāre* « marcher, déambuler, aller sans but » (< *\*anlāre* < *\*amblāre* < *ambūlāre*). Le parfait lat. class. *ambūlāuī* (prononcé *\*amblāuī*) serait devenue une forme déterminée et télique *\*amblāī* > *\*anlāī* > *\*allāī* (fr. *j'allai*). Il n'est pas exclu de poser en latin une situation d'allomorphisme *\*ambūlāt* /ám.bə.lāt/ « il va », *\*allāmūs* /al.lā.mū/ « nous allons » (< *\*anlāmūs* < *\*amblāmūs* /am.b(ə).lā.mū/).

Dans le même esprit, même si la chose est nettement plus spéculative, il est tentant de poser un étymon lat. class. *\*ambītāt* /ám.bə.tāt/ « il fait un tour, il déambule » qui serait en propre le fréquentatif du verbe *ambīrē* « aller à l'entour ». En termes de chronologie relative, il faut avancer la date du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. pour admettre une lénition de type *\*ambīdā* /ám.bə.dā/ « il va » qui permette de reconstruire une forme syncopée *\*andāmūs* /an.dā.mū/ « nous allons » (< *\*ambdāmūs* /amb(ə).dā.mū/). Le supplétisme si caractéristique des verbes de mouvements en roman a toutes chances d'avoir connu ses prémices en latin-même. Sur la fois de ses développements ultérieurs en roman, il est possible d'esquisser une tentative de reconstruction du paradigme du verbe *aller* en latin vulgaire :

indicatif présent	impératif	subjonctif présent	imparfait
<i>*ambīdō</i> ( <i>uādō</i> )		<i>uādām</i> <sup>43</sup> ( <i>ěām</i> )	<i>ībām</i>
<i>*ambīdās</i> ( <i>*uā[dī]s</i> )	<i>uādě !</i> <sup>44</sup>	<i>uādās</i> ( <i>ěās</i> )	<i>ībās</i>
<i>*ambīdāt</i> ( <i>*uā[dī]t</i> )	<i>*uādāt !</i>	<i>uādāt</i> ( <i>ěāt</i> )	<i>ībāt</i>
<i>*andāmūs</i> ( <i>*uāmūs</i> ) <sup>45</sup>	<i>ěāmūs !</i>	<i>uādāmūs</i> ( <i>ěāmūs</i> )	<i>ībāmūs</i>
<i>*andātīs</i> ( <i>*uātīs</i> )	<i>ītě !</i>	<i>uādātīs</i> ( <i>ěātīs</i> )	<i>ībātīs</i>
<i>*ambīdant</i> ( <i>*uā[dū]nt</i> )	<i>*uādant !</i>	<i>uādant</i> ( <i>ěant</i> )	<i>ībant</i>

Ce qui concorde assez bien avec le roman proto-italique, qui figure ci-après, où le verbe *aller* est désormais *\*andāre* (< lat. vulg. *\*andāre* < *\*amb(ə)dāre*)<sup>46</sup>.

indicatif présent	impératif	subjonctif pr.	imparfait
<i>*vādō</i>		<i>*vāda</i>	<i>*andá-βa</i>
<i>*vās</i>	<i>*vā !</i>	<i>*vādas</i>	<i>*andá-βa</i>
<i>*vā</i>	<i>*vāda !</i>	<i>*vāda</i>	<i>*andá-βa</i>
<i>*andāmo</i>	<i>*and=ěāmo !</i>	<i>*and=eāmo</i>	<i>*anda-βāmo</i>
<i>*andāte</i>	<i>*andāte !</i>	<i>*and=eāte</i>	<i>*anda-βāte</i>
<i>*vān</i>	<i>*vādan !</i>	<i>*vādan</i>	<i>*andá-βan</i>

<sup>43</sup> Le supplétisme *uadat* / *eat* est déjà assuré dans la *Vulgate* (Jn 12, 35, *qui ambulat in tenebris nescit quo uadat* « celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va »).

<sup>44</sup> Pour cette forme (reflet d'un impératif aoriste athématique i.-e. *\*g<sup>h</sup>éh<sub>2</sub>-d<sup>hi</sup>*), consulter Garnier (2010b : 938).

<sup>45</sup> Allomorphe tiré d'une chaîne *\*nōs=uāmūs* (< *nōs=uādīmūs*) formant un seul mot rythmique.

<sup>46</sup> Même en espagnol moderne, le verbe *andar* « marcher » ne se confond nullement avec *ir* « aller ».

En latin, le supplétisme s'étend de l'impératif présent *uādē !* au subjonctif préventif (*nē uādās !*), puis au reste des emplois du subjonctif. Le proto-italien présente un monstre *\*and=eamo* (it. *andiamo*) qui suppose le croisement d'un thème indicatif *\*andámo* avec le vieux subjonctif hortatif *\*iamo* « allons ! ». Il est notable qu'en italien moderne, on dise *vada* « qu'il aille » mais *andiamo* « que nous allions » (pour *\*vadamo* attendu). Le même type de monstre (proto-ibérique *\*vád=ea*) est attesté au subjonctif présent du verbe *ir* en espagnol (*vaya, vayas, vaya, vayamos, vayáis, vayan*). Il faut présenter les faits proto-ibériques<sup>47</sup> :

indicatif présent	impératif	subjonctif pr.	imparfait
<i>*vádō</i>		<i>*vád=ea</i>	<i>*iβa</i>
<i>*vás</i>	<i>*vá !</i>	<i>*vád=eas</i>	<i>*iβas</i>
<i>*vá</i>	<i>*vád=ea !</i>	<i>*vád=ea</i>	<i>*iβa</i>
<i>*vámos</i>	<i>*vađámos !</i> <sup>48</sup>	<i>*vađ=eámos</i> <sup>49</sup>	<i>*iβámos</i>
<i>*váyis</i>	( <i>*vađámos !</i> )	<i>*vađ=eáyis</i>	<i>*iβáyis</i>
<i>*ván</i>	<i>*vád=ean</i>	<i>*vád=ean</i>	<i>*iβan</i>

### 6.3. Le témoignage des langues sabelliennes

Un dernier domaine d'application pourrait être l'étude des langues sabelliennes, qui ont reçu nombre de mots du latin : il est possible que certains de ces emprunts aient été phonétiques, et non savants. Deux termes d'emprunt semblent refléter la forme syncopée en regard des formes pleines du latin : quelle qu'en soit l'étymologie, l'ombrien *perca* « pertica » (VIa 19) présente une syncope qui annonce les faits gallo-romans (fr. *perche* < *\*pert'ca*). Si ce n'est pas une formation proprement ombrienne, il faut peut-être y voir le reflet d'un ancien paradigme alternant *\*{perticā /pér.tə.kā/, gén. pl. \*percārum /pér.kā.rũ/* « perche ». De même, l'osque *akkatus* [nom. pl.] « aduocati » a toutes chances d'être un terme d'emprunt<sup>50</sup> : la forme est un hapax : *dekkieis : heriieis : akkatus : inim : trstus* (Ve 5C 10), qu'on glose par « Decii Herii aduocati et testes ». Le thème osque *\*akkato- /āk.kā.tō/* pourrait refléter la forme phonétique du latin *aduōcātūs* m. « avoué, avocat » /āk.kā.tũ/. On peut admettre une situation d'allomorphisme de type *\*{aduōcāt, \*accāre* « appeler ».

## 7. Conclusion

Cette étude se veut programmatique : on a cru pouvoir y démontrer, avec quelque vraisemblance, l'existence et la portée du phénomène d'allomorphisme intra-paradigmatique, corollaire des lois de limitation rythmiques, et qui semble s'être exercé dans la réalité

<sup>47</sup> Données d'après Bec (1970 : 268-269).

<sup>48</sup> D'où esp. anc. *vaamos* (l'esp. mod. *vamos* est devenu une sorte de particule hortative, susceptible de s'appliquer à n'importe quelle personne, ainsi dans le tour *¡Vamos escribe !* « Allons, écris ! »).

<sup>49</sup> Pour cette forme, voir Garnier (2010b : 941).

<sup>50</sup> Le reflet par osque *k* de l'ancienne labio-vélaire it. com. *\*kʰ* implique nécessairement un emprunt au latin. Du reste, il n'est guère plausible que le type *ad-uōc-ā-tūs* m. « avoué, avocat » possède des correspondants hérités dans les langues sabelliennes : c'est un terme de civilisation tout latin, et qui n'a aucune antiquité italique.

articulatoire du latin, jusqu'aux langue romanes. Une perspective heuristique insoupçonnée est l'apport de nombreux étymons de facture latine, susceptibles de rendre compte de dossiers étymologiques *a priori* désespérés : le postulat d'anciennes formes pleines, évincées par l'analogie intra-paradigmatique, permet de proposer une modélisation nouvelle des faits. Soit le type \**findēbrā* /fīn.də.brā/ f. « fibre », gén. pl. \**fi(m)brārum*. L'allomorphe syncopé *fibra* résiste à toute analyse synchronique, au lieu que \**findēbrā* est évidemment fondé sur *findō*. De l'étude des faits, il appert que la syncope rythmique s'est opérée tout au long de la latinité, produisant des allomorphes et altérant profondément les paradigmes sans la moindre solution de continuité : par là, on saisit l'importance de ce phénomène, dont la méconnaissance amène à poser une rupture typologique entre le latin et ses prolongements romans. Il ne fait pas de doute que la continuité entre latin et roman dépasse le seul cadre phonologique et l'assujettissement à la syncope rythmique : ainsi les prémices du supplétisme dans les verbes de mouvements en latin vulgaire, dont on a pensé pouvoir produire quelques preuves.

## 8. Éléments de bibliographie

- Biville F. (1990 I et II), *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique. Tome I : Introduction et consonantisme, Tome II : Vocalisme et conclusions*. Louvain-Paris.
- Bec P.,
  - (1970), *Manuel pratique de philologie romane, Tome 1 : italien, espagnol, portugais, occitan, catalan, gascon*.
  - (1971), *Manuel pratique de philologie romane, Tome 2 : français, roumain, sarde, rhéto-frioulan, francoprovençal, dalmate. Phonologie, index*.
- Bourciez E. (1967), *Phonétique française*, Paris, Klincksieck, 1967.
- Christol A. (2008), « Conséquences lexicales d'une loi phonétique (\*eye > ē) dans les verbes latins », in *Des mots et des mythes*, 2008, Presses Universitaires de Rouen et du Havre (= Colloque de Cambridge 1987, traduit de l'anglais), 55-68.
- Dressler W. (1973), « Pour une stylistique phonologique du latin. A propos des styles négligents d'une langue morte », *BSL* 67/1, 1973, 129-145.
- Eichner H. (1992), « Indogermanisches Phonemsystem und lateinische Lautgeschichte », in *Latein und Indogermanisch. Akten des Kolloquiums der Indogermanischen Gesellschaft, Salzburg, 23.–26 September 1986, Herausgegeben von Oswald Panagl und Thomas Krisch*, Innsbruck, *IBS* Band 64, 55-79.
- Fruyt M. (2005), « Le statut des composés nominaux », in *La composition et la préverbation en latin* (= *Lingua Latina* 8), Paris, 2005, 29-53.
- Garnier R.
  - (2010a), *Sur le vocalisme du verbe latin*, Innsbruck, *IBS* Band 134, 2010.
  - (2010b), « Latin *bætere* 'aller', *uāde* 'va !' et la racine \*g<sup>h</sup>eh<sup>2</sup>- en italique », *Latomus* 69/4, octobre.–décembre 2010, 937-951.
  - (2011), « *Tum mihi prīma genās* : phraséologie et étymologie du lat. *pūbēs* », *Historische Sprachforschung* 123, 2010 [2011], 181-211.
  - (2012), « Sur la famille du grec ΒΟΣΚΩ », *RPh.* 83/2, 2009 [2012], 211-221.

- de La Chaussée F. (1977), *Initiation à la morphologie historique de l'ancien français*, Paris, Klincksieck, 1977.
- Leumann M.
  - (1917), *Die lateinischen Adjektiva auf -lis*, Straßburg 1917.
  - (1977), *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977.
- Lunt H. G. (2001), *Old Church Slavonic Grammar*, 1955, *Seventh Revised Edition*, New York·Berlin : Mouton de Gruyter, 2001.
- Martirosyan H. K. (2010), *Etymological dictionary of the Armenian inherited lexicon*, Brill, Leiden·Boston, 2010.
- Meillet A. (1934), *Le slave commun, seconde édition revue et augmentée par A. Vaillant*, Paris, Champion, 1965.
- Meiser G. (1998), *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*, Darmstadt 1998.
- Meyer-Lübke W. (1935), *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 6., *unveränderte Auflage*, Heidelberg 1992 (abrév. *ML*).
- M. Brügger M. (2003), *Indo-European Linguistics, With contributions by Matthias Fritz and Manfred Mayrhofer*, Berlin-New York 2003.
- Nishimura K.,
  - (2008), *Vowel reduction and deletion in Italic : Effects of stress*. Ph.D. dissertation, UCLA.
  - (2010), « Patterns of Vowels Reduction in Latin : Phonetics and Phonology », *Historische Sprachforschung* 123, 2010 [2011], 217-257.
- Rix H. (1966), « Die lateinische Syncope als historisches und phonologisches Problem », *Kratylos* 11, 156-165.
- Schrijver P. (1991), *The Reflexes of the PIE Laryngeals in Latin*, Amsterdam-Atlanta 1991.
- Solin H. - Salomies O. (1988), *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum, Editio nova addendis corrigendisque augmentata*, 1994, Olms-Weidmann : Hildesheim · Zurich · New York.
- Soubiran J. (1995), *Prosodie et métrique du Miles gloriosus de Plaute, Introduction et commentaire*, Peeters, Leuven 1995.
- Untermann J. (2000), *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg 2000.
- de Vaan (2008), *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leiden 2008.
- Väänänen V. (1981), *Introduction au latin vulgaire*, Paris 1981.
- Walde A. - Hofmann J. B. (1938-1956 I et II), *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 2 volumes, Heidelberg, réédition : 1965-1972<sup>4</sup> (abrév. *WH*).

ABSTRACT.– *The phenomenon of vowel deletion in Latin will occur to a great extend, but the effects of it can't be foreseen yet within a clear theory. The Latin facts are somehow inconsistent with each other, and seem to agree with sporadic rules : by no means could be explained the discrepancy between sponsor m. « surety » (for expected \*sponditor) v. conditor m. « founder » only according to their phonological feature. Such facts may be accounted for by posing rythmic limitation rules, which would have produced an ablauting*

paradigm such as \*sponditor /spón.də.tor/ [ˌ ˘ ˘ ], acc. sg. sponsorem /spò.sò.rě/ [ˌ ˘ ˘ ] (< \*spònditorem /spòn.d(ə).tò.rě/ [ˌ (˘) ˘ ˘ ]). Indeed, the Latin language seems to have had a strong dislike for the rhythmic pattern [ˌ ˘ ˘ ] / \*[ˌ (˘) ˘ ˘ ]. Any short vowel in open syllable, placed between the initial accent and the main one, would eventually undergo a vowel deletion : henceforth, a rich system of allomorphy ought to arise in Latin. Perhaps, one may assume that the syncopated forms and the long forms would provide a single paradigm, but evidence for paradigm levelings are significantly met with throughout the whole history of Latin, and even from the very beginning of it.

ZUSAMMENFASSUNG.– Das Phänomen der Vokalverlust im Latein häufig zu beobachten ist, aber es gibt noch kein richtiger Grundsatz, nach dem sie sich voraussagen lassen kann. Die lateinische Zeugnisse sind wohl wandelbar, und, daß die lateinische Vokalsynkope nach einem ganz sporadischen Lautgesetz entsteht, liegt auf der Hand : keine phonologische Regel imstande ist zu erklären warum sponsor m. « Bürge » (nicht \*sponditor) im Gegensatz zu conditor m. « Gründer » besteht. Vielleicht, alle diese unergreiflichen Lautwandel sind in dem rhythmischen Begrenzungsbereich zu stellen, nach dem es würde nicht unmöglich, ein altes und verlorenes Paradigma wie \*sponditor /spón.də.tor/ [ˌ ˘ ˘ ], acc. sg. sponsorem /spò.sò.rě/ [ˌ ˘ ˘ ] (< \*spònditorem /spòn.d(ə).tò.rě/ [ˌ (˘) ˘ ˘ ]) zu herstellen. Es scheint wohl, daß die lateinische Sprache eine totale Unverträglichkeit für dem metrischen Schema [ˌ ˘ ˘ ] / \*[ˌ (˘) ˘ ˘ ] hatte. Infolgedessen, alle kurzen Vokale in offenen Silben, und meist zwischen der sogenannten Anfangsbetonung und dem Hauptakzent, durch eine vortonige Kürzung verschwinden sollten : daraus folgt daß eine ergiebige und nicht noch beobachtete Verbal- und Nominalpolymorphie im Latein existiert hat. Man kann daraus denken, daß die synkopierten Formen und die langen Formen in einem einzigen Paradigma miteinander abwechseln dürften, aber innerparadigmatische Analogiebildungen wurden von den frühlateinischen Zeiten an dargestellt.